



HAL
open science

Mischi (Julian) – Le bourg et l’atelier. Sociologie du combat syndical. – Marseille, Agone, 2016 (L’ordre des choses). 406 p. Annexes

Maxime Quijoux

► **To cite this version:**

Maxime Quijoux. Mischi (Julian) – Le bourg et l’atelier. Sociologie du combat syndical. – Marseille, Agone, 2016 (L’ordre des choses). 406 p. Annexes. *Revue Française de Science Politique*, 2017, *Varia*, 66 (6), pp.200. hal-01469645

HAL Id: hal-01469645

<https://hal.science/hal-01469645>

Submitted on 16 Feb 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Mischi (Julian) – *Le bourg et l’atelier. Sociologie du combat syndical.* – Marseille, Agone, 2016 (L’ordre des choses). 406 p. Annexes

À partir d’une enquête au long cours auprès d’une équipe syndicale CGT d’un atelier de maintenance de la SNCF d’un bourg industriel, Julian Mischi engage ici une salutaire discussion sur l’état du syndicalisme dans l’hexagone. En choisissant de saisir le syndicalisme « au ras du sol », c’est-à-dire par un travail minutieux d’analyse des trajectoires et d’observation des différents espaces de socialisation militante – l’entreprise bien sûr, mais aussi les familles, les associations et les communes – l’auteur entend déconstruire certaines idées reçues, notamment académiques, sur les logiques de l’engagement syndical et de ses formes du travail militant.

J. Mischi se donne pour objet tout d’abord de comprendre les raisons qui poussent des travailleurs à épouser le combat syndical en dépit de contextes sociaux toujours plus défavorables. S’il ne s’oppose pas aux constats sur la désyndicalisation du monde du travail, il fait un pas de côté afin de s’intéresser aux secteurs où le syndicalisme perdure et se recompose. Cet objectif détermine en grande partie son terrain, celui d’une fraction ouvrière caractérisée par la stabilité de l’emploi et par son ancrage syndical. Au sein de cet atelier dominé par la CGT, les vocations ne sont plus l’apanage exclusif d’un héritage familial. L’examen conjoint des parcours professionnels et des situations domestiques montre que l’adhésion au combat syndical résulte avant tout d’un vécu ordinaire et polymorphe de la précarité des conditions d’existence. En articulant ainsi le travail et le hors-travail dans l’analyse de l’engagement syndical, J. Mischi rappelle de façon très convaincante qu’avant d’être un combat idéologique, il est avant tout le résultat d’un rapport de classe subi par des agents occupant des positions subalternes dans le travail – l’exécution – et dans la division sociale – les classes populaires.

J. Mischi décortique ensuite les conditions ordinaires du militantisme et celle des carrières syndicales. La garantie de l’emploi dont profitent ces travailleurs à statut a une forte répercussion sur la reproduction du groupe militant, avant tout parce qu’elle fixe ses membres dans l’espace et le temps, notamment en leur permettant l’accès à la propriété. À l’inverse, l’ancrage syndical dans une entreprise publique ne constitue pas toujours un gage de stabilité : entre répression et cooptation patronales, il est difficile pour les élus de maintenir un niveau constant d’implication syndicale tant celle-ci est indissociable des aspirations individuelles et des contingences biographiques. Dans ce contexte, on apprécie beaucoup mieux les logiques de professionnalisation syndicale : le

mandat constitue la seule échappatoire au travail d'exécution en même temps qu'il exige des qualifications toujours plus pointues. Face à la force centrifuge des obligations institutionnelles qu'impose leur fonction d'élus, l'enjeu consiste alors à trouver des moyens de maintenir leur légitimité dans l'atelier, sans cesse disputée par leurs concurrents syndicaux, mais aussi par leurs propres membres.

L'ouvrage de J. Mischi offre enfin un examen tout en finesse du travail militant issu du syndicalisme. Travailleurs à statut du bas de l'échelle sociale, cette position singulière contribue fortement à l'émergence d'une expression politique autonome. Une fois de plus, l'approche ethnographique et la double entrée travail/hors-travail permettent en ce sens de percevoir toute la richesse sociologique des pratiques syndicales, de leurs enjeux et des tensions qu'elles provoquent. Entre le laborieux travail de socialisation militante dans l'entreprise – allant de la construction d'un argumentaire à la cooptation d'un successeur – et l'implication citoyenne dans les associations et les élections locales, J. Mischi réalise un saisissant travail de circulation des savoirs et des idéologies provenant de l'atelier. Alors que les organisations de gauche brillent désormais par l'absence de membres des classes populaires – comme l'auteur l'a d'ailleurs très bien montré avec le Parti communiste – la CGT constitue désormais la seule organisation à fournir un vivier d'extraction ouvrière à la cité. Et si leur carrière syndicale semble faire d'eux des exemples emblématiques de transfuges de classe, leur implication hors de l'entreprise rappelle avec acuité la spécificité de leur position sociale. L'ouvrage rend compte en effet non seulement de la manière dont se recomposent les conflits hiérarchiques dans les arènes électorales, mais aussi des rapports souvent conflictuels avec des militants issus d'autres catégories sociales et professionnelles.

En somme, on perçoit bien les apports d'une telle enquête : en choisissant d'étudier conjointement « le bourg » et « l'atelier » par une entrée ethnographique, J. Mischi permet de renouveler en profondeur les questions liées au syndicalisme français : malgré le déclin général, le syndicalisme perdure. Et si la bureaucratisation des centrales syndicales constitue l'une des causes de ce déclin, l'ethnographie nous éloigne des considérations souvent désincarnées et moralisatrices qui accompagnent ce constat. Elle nous rappelle que militer dans l'entreprise ne va jamais de soi, tant l'incertitude et les obstacles sont présents, y compris pour des salariés « protégés ».

Maxime Quijoux – CNRS, Printemps